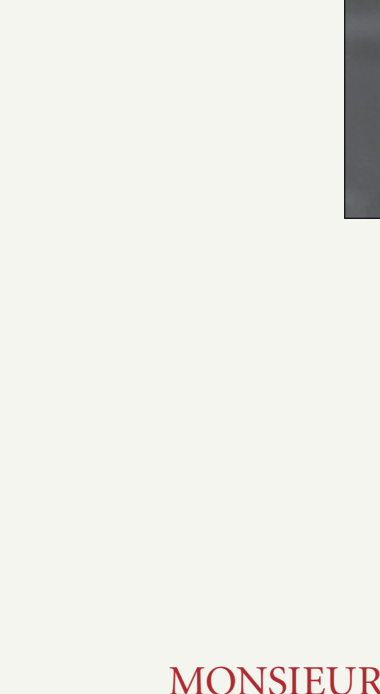
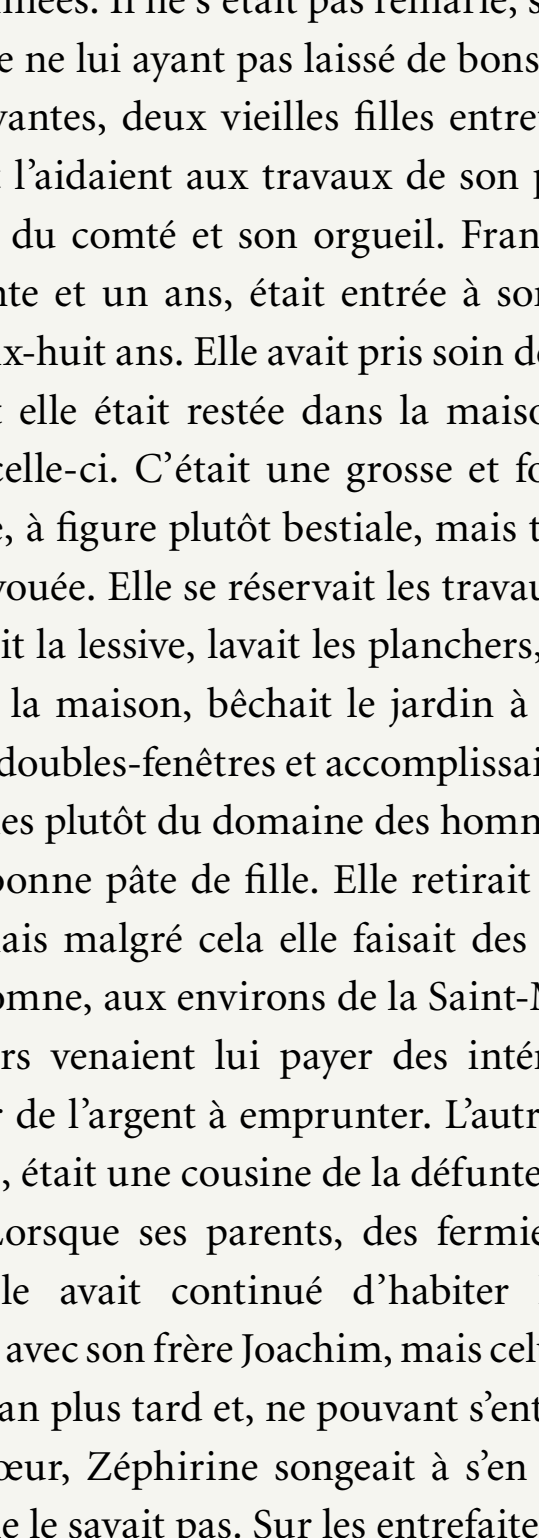


Le Notaire



Vertiges
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR



Albert Laberge (1871-1960)

MONSIEUR ANTHIME DAIGNAULT dit Lafleur était maître de poste de son village, marchand général et horticulteur. Son père avait été notaire et les habitants de la paroisse, qui avaient vu grandir le fils, l'appelaient lui-même notaire, lui appliquant le qualificatif qu'ils avaient toujours donné au vieux tabellion. C'était un homme plaisant, aimant à causer et d'humeur égale. Il marchait sur ses cinquante ans; au premier coup d'œil, on ne lui en eût pas donné plus de quarante, mais lorsqu'on lui parlait et qu'il ouvrait la bouche pour répondre, une bouche sans dents, il donnait l'impression d'être plus âgé qu'il n'était. Monsieur Daignault était veuf depuis plus de vingt ans, sa femme étant morte de tuberculose au bout de cinq ans de ménage, après avoir languï pendant deux longues années. Il ne s'était pas remarié, sa première expérience ne lui ayant pas laissé de bons souvenirs. Deux servantes, deux vieilles filles entretenaient sa maison et l'aidaient aux travaux de son parterre, le plus beau du comté et son orgueil. Françoise, âgée de quarante et un ans, était entrée à son service à l'âge de dix-huit ans. Elle avait pris soin de sa femme malade et elle était restée dans la maison après la mort de celle-ci. C'était une grosse et forte brune, très solide, à figure plutôt bestiale, mais travaillante et très dévouée. Elle se réservait les travaux pénibles : elle faisait la lessive, lavait les planchers, rentrait le bois dans la maison, bêchait le jardin à l'automne, posait les doubles-fenêtres et accomplissait une foule de besognes plutôt du domaine des hommes. C'était une très bonne pâte de fille. Elle retirait un maigre salaire, mais malgré cela elle faisait des économies et, à l'automne, aux environs de la Saint-Michel, des cultivateurs venaient lui payer des intérêts ou lui demander de l'argent à emprunter. L'autre servante, Zéphirine, était une cousine de la défunte femme du notaire. Lorsque ses parents, des fermiers, étaient morts, elle avait continué d'habiter la maison paternelle avec son frère Joachim, mais celui-ci s'était marié un an plus tard et, ne pouvant s'entendre avec sa belle-sœur, Zéphirine songeait à s'en aller, mais où? Elle ne le savait pas. Sur les entrefaites, elle avait rencontré monsieur Anthime Daignault et lui avait raconté son embarras.

— Viens-t'en rester à la maison, lui avait dit monsieur Daignault, bonhomme. Tu aideras à Françoise, mais les gages ne seront pas forts.

Et Zéphirine avait fait sa malle et était arrivée un samedi après-midi. Il y avait quinze ans de cela. C'était elle qui s'occupait de la cuisine, et le notaire, bien qu'il n'eût pas de dents, faisait de fameux repas, car devant son fourneau elle était un peu là.

Monsieur Daignault menait une existence calme et paisible. Il dirigeait son magasin, causait avec les clients, écoutait leurs histoires et, parfois, à l'automne, à l'époque des paiements, leur prêtait de l'argent. Les portes du magasin fermées, il se réfugiait dans son jardin et s'occupait de ses fleurs. C'était là sa famille. Il sarclait, arrosait, taillait, émondait, arrachait, transplantait et il était heureux.

Il avait deux commis honnêtes et zélés qui le servaient bien et faisaient prospérer son commerce. Le bureau de poste était installé dans un coin du magasin. C'était lui qui, derrière le guichet, distribuait les lettres et les gazettes au public. Toutefois, il aimait bien qu'on lui témoignât des égards et qu'on lui dit bonjour. Souvent, l'été, des lettres moisissaient dans les casiers parce que des citadins, passant la belle saison dans la localité, négligeaient de le saluer en allant réclamer leur courrier. Simplement, vous lui demandiez :

— Des lettres pour monsieur Bédard?

— Il n'y a rien, vous répondait-il sèchement, même s'il y avait plusieurs plis à votre adresse.

De la civilité, il voulait de la civilité. Ça ne coûte pas cher, la civilité.

Et monsieur Daignault, ses deux commis et ses deux servantes vivaient heureux dans la paix et la tranquillité.

Or, il arriva que le vieux curé du village, devenu infirme, fut mis à sa retraite. Son remplaçant, monsieur Jassais, quarante ans environ, se signala dès son arrivée dans la paroisse par des sermons contre l'impureté. Tous les dimanches, en toutes occasions, il tonnait contre ce vice qui semblait lui inspirer une vive horreur. C'était un homme grand et robuste que ce curé. Un colosse avec une grosse face rouge, sanguine, de petits yeux noirs très vifs et d'épaisses lèvres pendantes. À l'entendre, on aurait cru que les hommes et les femmes fornicquaient nuit et jour, dans les maisons, les granges, les champs, en tous lieux, et non seulement entre eux, mais avec leurs bêtes. Et ainsi l'acte de la chair cessait d'être un geste naturel pour devenir un péché monstrueux, répugnant, bestial, excrémentiel, digne des pires tourments de l'enfer éternel. Lorsqu'il prêchait, lorsqu'il condamnait l'impureté avec des éclats de voix et des gestes désordonnés, le visage du prêtre devenait écarlate, apoplectique. Par suite de leur violence, ses prédications jetaient le trouble dans les cerveaux, perturbaient les esprits et éveillaient de malsaines curiosités.

— Il pense donc rien qu'à ça! disait la Antonine Le Rouge, la couturière du village.

— Il doit avoir le feu quelque part, ajoutait le mari.

— À parler comme ça, il souffle sur les tisons pour allumer le feu, déclarait une vieille voisine qui avait l'expérience de la vie.

Or, un soir de juillet, après souper, le notaire était à arracher quelques mauvaises herbes dans son jardin, à côté de sa maison, pendant que la robuste Françoise était occupée à arroser les fleurs. Le curé vint à passer. Courbé entre les plants de géranium, le notaire se redressa en entendant un pas lent et lourd sur le trottoir en bois. Apercevant le prêtre, il le salua. Ce dernier s'arrêta, appuya son corps épais et puissant sur la clôture qui bordait le parterre.

— Vous n'arrêtez donc jamais de travailler, monsieur Daignault?

Alors, celui-ci, badin :

— Bien, monsieur le curé, ça chasse les mauvaises pensées.

— Justement, reprit le prêtre, je voulais vous entretenir d'une chose que je ne peux approuver. Vous vivez avec deux femmes dans votre maison. Je ne dis pas que vous commettez le mal, mais ça ne paraît pas bien. Il faudrait vous marier.

Le notaire restait trop surpris pour répondre. Machinalement, il s'essuyait le front avec la paume de la main.

— C'est grave ce que vous dites là, monsieur le curé. Forcer les gens à se marier peut avoir des conséquences, c'est un peu raide et ça peut avoir des ontpas envies regrettables. Puis, comme vous venez de le dire, je ne fais pas le mal.

— Je n'en doute pas, mais c'est là un exemple pernicieux et je me trouve dans l'obligation de vous parler comme je fais.

— Mais, monsieur le curé, je me trouve très bien comme je suis. Ça fait vingt ans que ma femme est morte et je n'ai jamais pensé à me remariar. Puis j'ai jamais entendu dire que quelqu'un se scandalisait parce que j'ai deux servantes dans ma maison.

— Vous ne pouvez savoir ce que le monde pense ou suppose. Faites ce que je vous dis. Mariez-vous.

— Oui, oui, mais une femme qui vous convient, ça se trouve pas comme une jument qu'on veut acheter. Puis, si elle a des défauts cachés, on peut pas la retourner. Faut la garder.

— Oui, tout ça c'est vrai, riposta le curé, mais vous êtes l'un des principaux citoyens de la paroisse et il faut que vous soyez au-dessus de tout blâme. Faut vous marier.

— Dans tous les cas, j'ves y penser, monsieur le curé.

Et la puissante masse noire se redressa, le prêtre regagnait lentement son presbytère de sa démarche lourde et balancée, pendant que le notaire le regardait s'éloigner, suivant des yeux le dos noir et un corset, aux robustes épaules qui faisaient des bosses à la soutane.

Or, jamais monsieur Daignault n'avait eu le moindre désir coupable à l'égard des deux vieilles filles qui vivaient sous son toit. Sa passion, c'était son jardin, ses fleurs. Si les vers ne rongeaient pas ses rosiers, si ses dahlias produisaient des fleurs rares, quasi inédites, il était enchanté. Mais le notaire resta perplexé. Certes, il avait toujours écouté les recommandations de son ancien curé et il les avait trouvées sages, mais celui-ci voulait l'obliger à se marier. Ça, c'était une autre paire de manches. De quoi allait-il se mêler, ce nouveau curé? « Ça m'apparaît qu'il veut tout révolutionner en arrivant. Mais il n'y a rien qui presse. Attendons », se dit le notaire à lui-même.

Et il attendit. Des semaines s'écoulèrent, puis, un soir, le curé repassa :

— Eh bien, monsieur Daignault, quand venez-vous mettre les bans à l'église?

— Vous allez un peu vite, monsieur le curé. Je ne connais pas personne et je ne veux pas m'atteler avec quelqu'un qui va ruer, se mater et me donner toutes les misères du monde. Faut penser à ça.

— Vous ne connaissez personne? Mais prenez l'une des deux femmes qui sont dans votre maison! Vous les connaissez, celles-là.

Le notaire resta abasourdi.

« Mais si je me marie avec l'une des deux vieilles filles, songea-t-il, c'est alors que les gens pourrnt jaser, supposer des choses, penser à mal, tandis que maintenant... » Mais le notaire se contenta de se dire ces choses à lui-même, gardant ses réflexions pour lui.

C'est qu'il était un catholique convaincu qui allait à la grand-messe chaque dimanche et à confesse trois ou quatre fois par an. Il n'avait pas de principes bien arrêtés, mais le curé en avait pour lui et les autres, et ce qu'il disait faisait loi.

— S'il faut se marier, on se mariera, répondit-il simplement.

Tout de même, l'idée d'épouser l'une de ses bonnes lui paraissait plutôt baroque et n'était pas de nature à lui donner des idées réjouissantes.

Cependant, il pensait à ce que lui avait dit le curé.

Pendant plusieurs jours, il fut songeur, taciturne, ce qui fut remarqué de ses employés et des clients qui venaient au magasin.

— Il y a quelque chose qui le tracasse, disait-on.

Aux repas, il regardait longuement Zéphirine et Françoise, ses deux servantes. Des plis barraient son front. Laquelle prendre?

Les deux femmes avaient constaté son air étrange et en causaient entre elles.

— Il est curieux, il paraît troublé, disait Zéphirine.

— Oui, depuis quelque temps, il est tout chose, répondait Françoise.

À quelque temps de là, alors que Françoise arrosait les plates-bandes de fleurs après souper, le notaire, qui rôdait dans son jardin, s'approcha d'elle et, à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que tu dirais, Françoise, de se marier?

La grosse fille aux fortes hanches et aux seins puissants dans sa robe d'indienne bleue se redressa stupéfaite. Elle regardait le notaire avec une expression ahurie.

« Bien sûr qu'il a l'esprit dérangé », se dit-elle.

Et comme elle était devant lui à le regarder sans répondre, monsieur Daignault reprit :

— Tu n'as jamais pensé à te marier?

— Ben, j'ves vous dire, personne ne m'a jamais demandée.

— Mais je te demande, moi. Veux-tu te marier?

Françoise était bien certaine que monsieur Daignault était devenu fou.

— Je veux bien, répondit-elle quand même.

— C'est bon. Dans ce cas-là, on publiera dans quinze jours. Puis je te donnerai de l'argent et tu iras en ville t'acheter une belle robe et un chapeau.

Maintenant Françoise se demandait si c'était elle ou le notaire qui avait perdu la boule. Elle entra à la maison.

— Le notaire a l'esprit dérangé ben sûr, déclara-t-elle naïvement à Zéphirine. Il m'a demandée en mariage.

Zéphirine parut stupéfaite.

— Il n'avait pourtant pas l'air d'un homme qui pense au mariage. Jamais j'aurais cru qu'il était amoureux de toi ni de personne. Et qu'est-ce que tu as dit?

— Ben, le notaire m'a demandée et j'ai dit oui.

Le lendemain, monsieur Daignault annonça qu'il partait pour Montréal. Il reviendrait le soir. Là-bas, il alla voir un dentiste pour se faire faire un râtelier. Il fallait bien se meubler la bouche pour se marier.

À quelques jours de là, ce fut Françoise qui prit le train, un matin. Elle revint avec une robe de soie bleu marine, un chapeau, des bottines et un corset... Un corset! Elle n'en avait jamais porté auparavant, mais quand on se marie!...

La publication des bans de monsieur Anthime Daignault dit Lafleur avec Françoise Marion, sa servante, causa tout un émoi dans la paroisse. Comme bien on pense, les commentaires furent variés.

Le mariage eut lieu. Le notaire étreignait un beau complet gris et son râtelier, et Françoise, sa robe bleue et son corset.

Monsieur Daignault était l'ami de la paix et du confort; aussi jugea-t-il inutile de se dérangier et de se fatiguer pour faire un voyage de noces.

D'ailleurs pour l'importance du sentiment qui entrait dans cette affaire!...

Le midi, les nouveaux mariés prirent donc le dîner à la maison en compagnie de quelques voisins. Et, pour ne pas froisser Zéphirine en prenant des airs de dame et en se faisant servir, Françoise mit un tablier et l'aida à mettre les couverts. Monsieur Daignault ne put guère apprécier le repas, car son râtelier lui était plus nuisible qu'utilité. Quant à Françoise, elle se sentait horriblement incommodée dans son corset neuf.

La journée se passa, très calme. Dans l'après-midi, monsieur Daignault voulut aller faire un tour au magasin.

— Ben, j'te dis, j'croisais qu'il avait l'esprit dérangé quand il m'a demandé pour le marier, répétait Françoise à Zéphirine en lui racontant pour la vingtième fois la proposition du notaire dans le jardin.

Le soir, vers les dix heures, les nouveaux mariés montèrent à leur chambre, là où la première madame Daignault était morte il y avait vingt ans. Monsieur Daignault enleva son râtelier, le regarda un moment, l'essuya avec son mouchoir, l'enveloppa dans une feuille de papier de soie et le serra dans un coffret, à côté d'un collier, de boucles d'oreilles et autres reliques ayant appartenu à sa défunte. Françoise dégrafa son corset, respira longuement et se frotta voluptueusement les côtes et les hanches avec ses poings. Elle aperçut à son doigt le large anneau d'or qu'elle avait reçu le matin à l'église et elle sourit en regardant du côté de son mari. Reprenant le corset qu'elle avait déposé sur une chaise, elle le remit soigneusement dans sa boîte et le déposa au fond d'un tiroir de la vieille commode. Et le notaire et son ancienne servante se mirent au lit.